# *Paillettes d'Or*

# Anthologie de la littérature occitane*

compilée par James Thomas

## Introduction

Dans sa préface à son traité sur l'Occitan – publié à titre posthume– *La Langue d'Oc Rétablie*, Antoine Fabre d'Olivet, écrivant dans les années 1819–1820, décrit de façon charmante le spectacle idyllique que présente l'une des vallées de ses Cévennes natales. Imaginant les troubadours et leurs prédécesseurs, les bardes Celtes, qui chantaient là aux temps anciens, il porte son attention sur un cours d'eau, l'une des sources de l'Hérault jaillissant des rochers avoisinants. Prenant dans ses mains une poignée de sable au bord de l'eau, il s'aperçoit qu'elle est parsemée de paillettes d'or étincelant au soleil, qui ont été transportées par le courant. Son imagination remonte alors le temps jusqu'à l'époque des mines d'or antiques exploitées par les Phéniciens et les Carthaginois qui s'étaient établis dans la région après avoir débarqué sur la côte méditerranéenne. Dans un tour de passe-passe étymologique comportant une bonne dose de désirs pris pour des réalités, Fabre d'Olivet fait dériver le nom de sa ville natale, Ganges, au travers du latin *Agantippus*, d'une expression du phénicien ou de l'hébreu *ha-Gan-zibbô*, qui, prétend-il, signifie littéralement : "l'Enclos qui renferme l'or". Plus de soixante-dix ans après, le très grand poète occitan Frédéric Mistral, prix Nobel de littérature, introduit dans son chef-d'œuvre *Lou Pouèmo dóu Rose* (*le Poème du Rhône*) l'Anglore, une jeune fille mystérieuse qui occupe ses journées à ramasser des *pampaieto d'or* (des paillettes d'or) sur les rives du Rhône. Pour l'Anglore, comme pour Mistral, ce grand fleuve traversant le sud-est de la France est l'un des symboles forts des éléments centraux d'un univers : le monde de la Provence mythique. Les particules d'or, comme les mots du grand dictionnaire de Mistral opportunément intitulé *Trésor dóu Félibrige*, sont les sédiments piquetés d'or déposés par le cours de l'histoire. Chacune à sa façon, ces deux images de rivière, de terre et d'or connotent à la fois l'enracinement et la fortune transitoire des langues à travers le temps, en l'espèce ici de la langue occitane dont la splendeur a culminé au douzième siècle avec les troubadours, et qui n'a pas cessé depuis lors, en dépit de tous les obstacles, de produire des œuvres littéraires importantes, bien que peu connues. La métaphore élaborée par Fabre d'Olivet et Mistral nous a semblé particulièrement bien convenir pour cette anthologie de la littérature occitane à travers les âges, d'où ce titre : *Paillettes d'Or* (*Grains of Gold*).

*traduction de Gérard Ligozat

La plupart des langues, à un point donné de leur histoire, ont revendiqué une caractéristique qui les rend uniques, une qualité ou une essence particulière, quelque chose qui rend ces langues, ainsi que les personnes qui les utilisent, “différentes”. Les liens que l’on fait constamment entre les notions de langue, de nation, de région, de religion, d’ethnie et d’autres formes *d’identité* sont bien connues des spécialistes de langue, de littérature ou d’histoire, comme du grand public. De même, les parcours historiques des langues européennes minoritaires, marginalisées et menacées présentent des séquences similaires alternant des périodes de développement et de déclin : reconstruction à partir de fragments et d’emprunts à d’autres langues ; brèves, intermittentes ou substantielles périodes de gloire; périodes ultérieures de lutte et de défaites face à une rivale plus chanceuse ou puissante; courageuses renaissances portées par la vague d’optimisme soulevée par les Révolutions et le Romantisme; débats parfois âpres à propos des réformes de l’orthographe ou des limites dialectales; puis, en définitive, soit un déclin inévitable de l’usage et un combat pour la survie, soit, dans certains cas, la reconnaissance officielle par un état-nation et un certain degré de ce que les sociolinguistes appellent la normalisation.

L’occitan, deuxième langue historique de France par son nombre de locuteurs, a connu toutes ces péripéties, à l’exception de la reconnaissance officielle par un état-nation (bien que l’occitan ait été autrefois la langue officielle du Comté de Béarn, entité semi-autonome, et qu’il soit reconnu à présent par la “communauté autonome” de Catalogne, dont il n’est pas tout à fait impossible d’imaginer qu’elle puisse elle-même devenir un “état-nation”). Les grandes lignes de l’histoire plus que millénaire de l’occitan sont bien documentées : formation aux alentours du neuvième siècle, à partir de la cohabitation de variétés du latin avec des langues non latines ; succès littéraire à son apogée avec les troubadours des années 1100 –1300 ; longues périodes de déclin culturel au fur et à mesure que le français (dans la plupart des cas) commençait sa pénétration graduelle mais continue dans les discours de pouvoir et de prestige ; apparition en France d’idéologies de l’unité nationale comportant la dépréciation systématique de l’occitan considéré comme un *patois*, une langue dévalorisée et uniquement orale ; regain d’intérêt et de production littéraire au dix-neuvième siècle, culminant avec la formation du Félibrige en Provence, et le succès international de son chef, Frédéric Mistral ; schismes et querelles internes à ce mouvement, aboutissant à la formation de l’Institut d’Études Occitanes en 1945, et, finalement, déclin inexorable de son utilisation comme langue de communication et langue transmise, alors que ses défenseurs continuent de militer, souvent avec succès, pour sa promotion, et que sa littérature atteint de nouveaux terrains sur lesquels elle est reconnue.

Notre anthologie présente une introduction globale mais non exhaustive à la riche histoire littéraire de l’occitan du dixième siècle à nos jours. Elle comprend de la poésie, de la prose, du théâtre et un certain nombre de textes complémentaires qui éclairent la façon dont la langue a pu être considérée, ainsi que la manière dont elle a pu présenter sa défense au cours de l’histoire. Le lecteur pourra tomber au hasard sur les remarques de l’écrivain écossais du dix-huitième siècle Tobias Smollett, à propos du dialecte de Nice, aussi bien que sur un extrait d’un coutumier du treizième siècle, ou encore que sur un calligramme contemporain. Les lecteurs des troubadours, cela va sans dire, disposent déjà d’une abondante bibliographie d’éditions et d’histoires en langue anglaise, à laquelle cet ouvrage est redevable. Pour les chapitres concernant la période médiévale (chapitres 1 à 7), il n’était pas possible d’espérer couvrir ne serait-ce qu’une fraction des manuscrits et des éditions occitans existants. Nous espérons que le choix de textes que nous avons fait, que ce soit pour la

lyrique troubadouresque, l'hagiographie, les traités pratiques ou les récits en vers, est représentatif et qu'il sera instructif pour le lecteur débutant et utile pour le spécialiste ou l'étudiant. Au-delà de cette période, la littérature occitane est, pour la plupart des anglophones, un terrain inconnu. Un petit nombre de spécialistes connaissent Mistral et le Félibrige provençal, présentés ici au chapitre 13. Mais le nombre est encore plus réduit de ceux qui connaissent le poète languedocien Auguste Fourès ou le *poète-chanteur* Victor Gelu, tous deux contemporains de Mistral. Les lecteurs de Rabelais et Molière sauront probablement que tous deux ont incorporé des termes occitans dans la riche mosaïque de leurs œuvres. Mais combien ont lu le grand poète toulousain du dix-septième siècle Pierre Goudoulin ou le fondateur du gascon moderne, Pey de Garros ? Dans la période du Romantisme européen, Antoine Fabre d'Olivet est plus connu pour ses travaux théosophiques en français que pour sa poésie en occitan ou ses théories concernant cette langue. Plus récemment, les spécialistes de l'époque moderne connaissent la fascination qu'éprouvait Ezra Pound pour les troubadours, et plus particulièrement pour le difficile et obscur poète lyrique Arnaut Daniel. Nous espérons que les utilisateurs de cet ouvrage voudront en savoir davantage sur les écrivains occitans du début du vingtième siècle en Provence tels que Valère Bernard et Joseph d'Arbaud. Le lecteur s'intéressant à la poésie et à la prose contemporaines trouvera dans les chapitres 16 et 17 un vaste choix de textes empruntés aux meilleurs auteurs écrivant en occitan depuis la Seconde Guerre mondiale, et dont beaucoup sont admirés bien au-delà des limites traditionnelles de leur langue.

La compilation de cette anthologie durant ces quatre dernières années nous a fait prendre conscience de ce qui constitue peut-être le caractère d'identité "unique" de l'occitan : c'est le contraste entre d'une part l'étendue et la profondeur impressionnantes du matériau qui doit être pris en compte, et dont une grande part n'a jamais été traduite en anglais, et d'autre part la conviction tenace dans de nombreux milieux, qu'ils soient universitaires ou non, que cette culture littéraire particulière (sinon sa langue) ont décliné de manière irrévocable à partir de la fin du treizième siècle. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. Comme la plupart des langues qui dans leur histoire ont été soit en concurrence avec une autre langue, soit remplacées par une autre, l'occitan a connu des périodes fastes et des périodes de vicissitudes. Cependant il y a eu au fil du temps une production littéraire en occitan assez régulière depuis le douzième siècle. De plus, l'histoire littéraire montre qu'en dépit de l'indifférence officielle ou de l'hostilité active de certains, un dialogue constant et fructueux s'est poursuivi entre les écrivains occitans et des esprits bien disposés à leur égard, à Paris et dans d'autres parties de la France, pour ne pas parler de l'intérêt suscité en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Allemagne, en Italie, en Espagne et au-delà. Le lecteur de l'*Histoire Nouvelle de la Littérature Occitane* (1970) de Robert Lafont et Christian Anatole rencontre constamment les plus grands noms de la littérature française qui ont dialogué ou correspondu avec des écrivains occitans : Rabelais, Montaigne, Marot, Du Bartas, Molière, Chateaubriand, Hugo, Stendhal, Nodier, Lamartine, Mallarmé, Aragon . . .

Pour une anthologie telle que cette-ci, il y a donc surabondance de matériau. À chaque étape de notre tâche d'éditeur, nous avons dû faire des choix difficiles concernant la sélection des textes, aboutissant parfois à ce que des auteurs considérés comme "de premier plan" par les spécialistes soient entièrement laissés de côté. Nier cette part d'arbitraire serait rendre un mauvais service à l'histoire littéraire de l'Occitanie, histoire qui a été si souvent marginalisée, oubliée ou niée. Cela aboutirait également à passer sous silence un fait remarquable, à savoir que l'occitan – du moins la plupart des linguistes d'aujourd'hui sont-ils d'accord sur ce point – recouvre plus d'un tiers du

territoire français, approximativement des Alpes aux Pyrénées, de Nice à Bordeaux et de Clermont-Ferrand à Bayonne (qui est basco-béarnaise). Son territoire s'étend aussi dans le nord-est de l'Italie et aux franges de l'Espagne. L'occitan a même des avant-postes en Calabre et en Argentine. Son histoire est mêlée de manière inextricable à l'histoire de la France et de la littérature française. Une partie de sa faiblesse apparente, l'absence d'un 'état' ou d'une 'nation' tangibles, politiquement constitués, que ce soit actuellement ou au cours de l'histoire, constitue en réalité une force potentielle. Quel que soit le statut actuel de la langue, et qu'il y ait accord ou non sur l'existence d'une *langue d'oc* ou de plusieurs *langues d'oc*, l'occitan constitue une pièce indispensable de la mosaïque culturelle de la France, et sa présence exige plus d'attention et d'appréciation de la part de la communauté mondiale des amateurs de littérature.

*Paillettes d'Or* est construit selon un schéma globalement chronologique, de sorte que le lecteur peut soit s'offrir un voyage continu du dixième au vingt-et-unième siècle, soit faire des aller-venues à sa convenance. Chaque chapitre comporte une introduction à la période, complétée tout au long du chapitre par des préfaces plus succinctes propres à chaque texte ou groupe de textes d'un auteur. On pourra y trouver détaillées les principales informations sur les genres et les écoles littéraires, les contextes historiques et politiques et sur les auteurs eux-mêmes, de même que des renvois aux sources dont la liste est donnée dans la bibliographie. Chaque texte occitan est suivi d'une traduction en anglais ; la plupart de ces traductions n'ont jamais été publiées auparavant, en particulier pour les périodes postérieures à celle des troubadours. Lorsqu'un texte apparaît en anglais seulement, c'est soit que l'original est un texte anglais, soit qu'il est traduit d'une langue autre que l'occitan. Outre des textes strictement littéraires, nous avons fait place à un large choix de textes 'complémentaires', incluant des documents administratifs, des sermons, des tracts, des récits de voyage et des manifestes pour la langue. Notre objectif primordial est de montrer en quoi la littérature occitane constitue une partie importante et enrichissante du corpus plus large des littératures européennes et mondiales.

Bien que chaque chapitre aborde les aspects linguistiques et l'histoire de la langue, il nous semble nécessaire de donner maintenant quelques éléments de base concernant l'occitan : qu'est-ce que cette langue, où est-elle parlée, qui la parle ?

## Brève description de l'occitan

L'occitan, comme le français, l'espagnol, le portugais, le catalan, le roumain, l'italien, le galicien, le francoprovençal (ou arpitan), le rhéto-roman et d'autres, est une langue romane. Plus précisément, on le range en général soit comme l'une des langues appartenant au sous-ensemble des langues gallo-romanes (qui inclut le français et le francoprovençal ou arpitan), soit comme appartenant au groupe des langues ibéro-romanes (qui inclut l'espagnol, le catalan et le portugais). Il est principalement parlé dans un tiers méridional de la France (en excluant le Pays Basque français et le Roussillon où l'on parle catalan), vaste zone qui inclut en partie ou en totalité une trentaine de départements. La zone linguistique s'étend aussi dans le Val d'Aran en Espagne, où il dispose maintenant d'un statut officiel, et dans une douzaine de vallées du Piémont dans le nord-ouest de l'Italie. Une petite communauté de locuteurs coexiste avec des locuteurs du ligure à Monaco, et l'occitan possède un avant-poste en Calabre (Guardia Piemontese). Hors de l'Europe, il existe une

communauté de locuteurs de l'occitan d'origine rouergate en Argentine, à Pigüé, ville fondée en 1884 par une centaine de fermiers aveyronnais, menés par Clément Cabanettes (1851-1910). Les mouvements historiques d'émigration ont également produit des communautés de locuteurs à Valdese, en Caroline du Nord, au Québec et dans l'état de Guanajuato au Mexique. Bien qu'ayant apparemment disparu de nos jours, l'occitan a été également parlé au Wurtemberg, en Allemagne (conséquence de l'émigration des Huguenots au dix-huitième siècle) et dans une partie de la ville de Donostia-San Sebastián au Pays Basque espagnol depuis le quatorzième siècle jusqu'au début du vingtième. Il est également très probable qu'une partie des Huguenots qui sont arrivés à Londres venant des Cévennes au début du dix-huitième siècle ont préservé leur langue occitane pendant un certain temps. L'occitan a aussi fourni des termes lexicaux à la Lingua Franca parlée par les marins au dix-huitième siècle, qui sera une source du *parlyaree* utilisé par les acteurs, les forains, les mendiants et les voyageurs et par la suite du *polari* parlé par les homosexuels à Londres (cf. Baker, 2002).

Comme toutes les langues romanes, l'occitan résulte en fin de compte de l'évolution du latin ; le processus de sa formation est complexe et une explication détaillée sortirait du cadre de cette anthologie. Parmi les nombreux articles, chapitres et livres sur le sujet, peut-être la vue d'ensemble en anglais la plus accessible et décrivant le mieux le contexte se trouve-t-elle dans le livre d'Anthony Lodge intitulé *French : From Dialect to Standard* (cf. la bibliographie). Nous nous contenterons d'une brève présentation. Aux alentours du neuvième siècle de notre ère, on constate l'apparition de la non-intercompréhension entre le latin classique et les variétés du latin dit vulgaire (c'est-à-dire populaire), parlées dans l'étendue de ce qui avait été l'Empire Romain. En 813, le Concile de Tours donne aux prêtres la consigne d'utiliser une langue vernaculaire, c'est-à-dire soit la *rustica lingua romanica*, soit l'une des variétés germaniques parlées en Europe. Un hypothétique proto-roman a donné naissance dans le nord de la Gaule à l'ancien français (le Serment de Strasbourg de 843 étant le premier témoignage écrit qui l'atteste) et dans le sud de la Gaule, il a donné naissance à l'ancien occitan. Bien que les influences celtes et gauloises aient été communes aux deux moitiés de la France, la latinisation a été plus importante au sud, et les langues de *substrat*, c'est-à-dire les langues préexistantes (grec, phénicien, ligure, basque) étaient plus nombreuses. La germanisation du latin vulgaire s'était également produite dans des circonstances différentes : au nord, la langue *superstrat*, c'est-à-dire celle des nouveaux venus, était le franc, et son influence était omniprésente ; au contraire, au sud, les Wisigoths ont laissé moins de traces de leur langue, car ils avaient adopté plus volontiers le parler latin existant.

Rebecca Posner, éminente spécialiste de philologie romane, définit le terme *occitan* de manière succincte comme « une désignation moderne adaptée de la désignation plus ancienne *langue d'oc* utilisée pour la France méridionale, par opposition à *langue d'oïl* du nord, à partir des formes respectives médiévales des mots signifiant 'oui' »(Posner, 1996). La désignation plus ancienne, sous sa forme italienne *lingua d'oc* a été introduite par Dante Alighieri dans sa *Vita Nuova* et discutée en détail, en latin, dans son traité linguistique *De vulgari eloquentia* (voir le chapitre 7). Dans *La langue occitane*, Pèire (Pierre) Bec (1921–2014), se fondant sur les travaux antérieurs de Jules Ronjat, identifie dix-neuf traits caractéristiques de l'occitan, dont seize le distinguent du français, huit de l'italien et quatre du catalan. Cet ensemble de traits inclut des traits phonétiques, tels que la conservation du 'a' latin accentué, comme par exemple dans le latin PRATU qui donne *prat* en occitan et *pré* en français. Un trait morphologique caractéristique est l'absence de pronom personnel

sujet dans les conjugaisons. Par exemple, le verbe occitan *cantar* (chanter) se conjugue *canti, cantas, canta, cantam, cantatz, cantan* au présent de l'indicatif, alors que le verbe français correspondant nécessite un pronom personnel dans la conjugaison (*je chante, tu chantes, il/elle chante, nous chantons, vous chantez, ils/elles chantent.*) En outre, l'occitan possède un vocabulaire plus important en raison du nombre plus élevé de langues substrats antérieures à l'invasion romaine. Enfin, pour ce qui concerne la syntaxe, l'occitan présente un emploi du passé surcomposé inconnu du français (*l'ai agut vist,* mot-à-mot *je l'ai eu vu*, c'est-à-dire *je l'ai déjà vu dans le passé*).

La terminologie n'a cessé depuis Dante de constituer un problème difficile et complexe, d'autant plus que Dante concevait la langue d'oc comme s'étendant à la plus grande partie de la Péninsule Ibérique, incluant sans doute le catalan et le castillan. Bien que des termes dérivés du latin *occitanus*, tels que *lingua occitana*, *patria linguae occitanae* et *Occitania,* aient été utilisés au quatorzième siècle pour distinguer, dans une France en expansion, les parlers et le territoire du sud de ceux du nord, les troubadours désignaient leur langue par le terme *romans*, terme utilisé à l'origine pour distinguer de la langue latine écrite les parlers vernaculaires dérivés du latin. Les traités les plus anciens, tels que les *Razos de trobar* de Raimon Vidal de Besalú (chapitre 6) l'appellaient *lemozi*, probablement en raison du prestige attaché aux troubadours de la région du Limousin. Pour ajouter encore à la confusion, cela était aussi le terme utilisé par certains poètes de la *Renaixença* (Renaissance) catalane pour désigner le catalan ancien. À la fin du seizième et au début du dix-huitième siècles, en partie à cause de l'accession au trône de France d'Henri IV de Navarre, locuteur du gascon, le terme 'gascon' était fréquemment utilisé par les auteurs parisiens pour faire référence à quelque variété de la langue d'oc que ce soit. À partir du treizième siècle, le terme *proençal*, précurseur de *provençal*, fait son apparition, en particulier dans des sources italiennes qui se souvenaient de la France du sud comme étant la *Provincia romana* (cf. Bec, 1978 [1963], pp. 64–66). Sous l'influence des spécialistes des troubadours italiens, et suite au succès international de Frédéric Mistral, pour qui le terme 'provençal' pouvait selon les circonstances désigner l'ensemble de la *langue d'oc* ou seulement le dialecte particulier à la Provence, ce terme a continué à être très largement utilisé, en particulier par les médiévistes de langue anglaise, jusqu'à la fin du vingtième siècle. Le terme 'occitan', que l'on utilise maintenant de préférence, a gagné du terrain au début du vingtième siècle, en dépit de la résistance de certains, en particulier de courants du Félibrige qui, soit privilégient l'hégémonie culturelle de Mistral, soit maintiennent que le provençal de la Provence est une langue à part entière. C'est la position du sociolinguiste Philippe Blanchet et du *Collectif Prouvènço*, organisation qui s'attache à promouvoir le provençal comme l'une parmi plusieurs *langues d'oc* apparentées (en fait les six dialectes de ce que la plupart des linguistes appellent *l'occitan*). En dépit de différences d'opinion souvent âpres entre Occitanistes et Provençalistes, en partie similaires au débat sur le fait que le valencien soit ou non un dialecte du catalan, les deux tendances s'attachent à la promotion d'une entité distincte, et il est de plus en plus difficile de nos jours pour quelque dialecte d'oc que ce soit d'être pris à tort pour un dialecte du français.

Les derniers chapitres de notre ouvrage, en particulier ceux traitant de périodes postérieures à la création du Félibrige, aborderont certains aspects des polémiques autour des définitions et des délimitations associées aux termes occitan, provençal, *langue(s) d'oc*, etc. Cette anthologie a été conçue et motivée par un intérêt de longue date pour l'occitan au sens le plus large. Bien qu'elle se rallie à la position *occitaniste*, selon laquelle il existe une langue d'oc unique comprenant des

dialectes différents, s'interpénétrant mutuellement, et tous d'égale dignité, elle respecte le point de vue des régionalistes qui sont d'un avis différent. Il va de soi que nous refusons toute mesure tendant à imposer le standard occitan moderne aux écrivains qui ont choisi ou qui choisissent d'écrire en utilisant la norme mistralienne (bien qu'elle utilise parfois des versions en occitan classique pour des textes pré-mistraliens dont les originaux étaient transcrits d'une manière portant à confusion, ou très idiosyncratique). Cependant, tout en respectant et en enregistrant lorsque cela doit être fait la norme mistralienne (immédiatement reconnaissable par son usage du 'o' phonétique pour le 'a' féminin et 'ou' pour 'o' dans des mots tels que *vaco/vaca* (vache) et *escouto/escota* (écoute), nous ne pouvons nullement adhérer à l'opinion selon laquelle le provençal serait une langue séparée. *Paillettes d'Or*, en conséquence, couvre, autant que faire se peut, les six principaux dialectes de l'occitan, qui sont :

*le limousin, l'auvergnat, le vivaro-alpin* [nord-occitan] ;

*le languedocien, le provençal* (incluant le *niçois*) [occitan méridional] ;

*le gascon (*incluant le *béarnais* et *l'aranais*).

Nous ne pourrons éviter de donner à certains dialectes plus de place qu'à d'autres. En effet, même si en Auvergne et en Dauphiné, il y a pu avoir une activité troubadouresque non négligeable, on considère que la *koinè* (c'est-à-dire la langue commune) littéraire utilisée pour la poésie lyrique doit davantage au *limousin* et au *languedocien*. De plus, c'est dans les limites septentrionales de la zone occitane (et dans la zone voisine des parlers intermédiaires, appelée le *croissant*), que le français a progressé le plus tôt. Pour diverses raisons historiques, il n'a pas eu au seizième et au dix-septième siècles de renaissance littéraire dans le nord de l'Occitanie, contrairement à ce qui a été le cas dans les régions du sud. En particulier, même si le limousin a produit des écrivains importants depuis la Renaissance du dix-neuvième siècle, le gros de l'activité littéraire dans la période récente est venu des dialectes gascon, languedocien et provençal. Il était inévitable que *Paillettes d'Or (Grains of Gold)* reflète cette réalité.